

Place aux livres

Numéro 82, été 2005

Quand la nature se fâche

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/7079ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions Cap-aux-Diamants inc.

ISSN

0829-7983 (imprimé)

1923-0923 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

(2005). Compte rendu de [Place aux livres]. *Cap-aux-Diamants*, (82), 52–57.

Claude Verreault, Louis Mercier et Thomas Lavoie (publiés par). *Le français, une langue à apprivoiser : textes des conférences prononcées au Musée de la civilisation (Québec, 2000-2001 dans le cadre de l'exposition Une grande langue : le français dans tous ses états*. Sainte-Foy, Les Presses de l'Université Laval, 2002, 111 p.



Organisée conjointement par le Musée de la civilisation et le Centre interdisciplinaire de recherches sur les activités langagières (CIRAL), une série de conférences payantes a réuni une brochette de linguistes au Musée de la civilisation. Ce volume présente en quelque sorte les actes. Il en ressort un ouvrage accessible contrairement aux publications plus pointues auxquelles Les Presses de l'Université Laval nous ont habitués en matière de linguistique. L'ouvrage collectif s'ouvre sur une présentation générale d'Henriette Walter sur la dispersion du français et de ses variétés intitulée *Le français de France et d'ailleurs : unité et diversité*. Elle illustre ses propos sur la variation de plusieurs exemples, souvent les plus connus au sein de la francophonie. Le texte suivant de Charles Castonguay s'intéresse aux mythes de la francophonie canadienne en s'appuyant sur des données statistiques. Louis Mercier, formé à l'école de Claude Poirier et maintenant professeur à Sherbrooke, théorise sur les différents phénomènes de variation, notamment celle qui existe au Québec. Il fait un schéma de la nouvelle représentation du français et de sa variation qui tient compte des travaux des linguistes québécois des vingt dernières années. Thomas Lavoie, opte pour une approche géolinguistique en s'intéressant au Saguenay-Lac-Saint-Jean. Marty Laforest, quant à lui, se préoccupe des attitudes, des préjugés et des opinions sur la langue.

Enfin, Esther Poisson aborde la question du français sous une approche plus métalexicographique dans un texte qui rappelle les écrits de Claude Poirier, dont on est surpris de ne pas voir, dans cet ouvrage, une contribution pas plus que celle de Lionel Meney et Annette Paquet. Les propos de Poisson sont novateurs en ce qu'ils sont davantage centrés sur l'histoire de la dictionnaire québécoise que les articles qui paraissent sur l'histoire de la langue au Québec. Bref, un petit ouvrage pour un public averti sinon curieux qui aborde le français québécois de manière éclectique.

Jean-Nicolas de Surmont



Laurent Laplante. *L'utopie des droits universels. L'ONU à la lumière de Seattle*. Montréal, Les Éditions Écosociété, 2000, 200 p.



Journaliste et observateur attentif, Laurent Laplante se demande d'emblée comment réagir face aux insatisfactions grandissantes des populations envers leurs dirigeants. À l'échelle mondiale, on ne voit qu'injustices, aberrations et protestations dans ce que les médias nous rapportent. Tout semble aller mal. Pourquoi les gouvernants répondent-ils si peu à nos besoins?

L'auteur interroge l'histoire pour alimenter cette problématique. Étape fondamentale, *La Déclaration universelle des droits de l'homme* (1948) de l'ONU marqua une référence pour l'humanité, mais celle-ci demeure aujourd'hui encore une utopie pour Laurent Laplante (p. 115). Utopie, dans le sens où les sages principes initialement partagés de tous les pays signataires

après la Deuxième Guerre mondiale ne se sont pas matérialisés par la suite. Pour accomplir cet idéal, les sociétés ont besoin, au-delà de leurs institutions nationales, d'être guidées par ce que l'auteur nomme des *relais* : autrefois l'Église, de nos jours l'État (p. 10). Malheureusement, les États ne sont pas toujours exemplaires, loin s'en faut. Qui saura donc réconcilier les aspirations des groupes de citoyens avec le lourd fonctionnement — apparemment implacable — des appareils gouvernementaux? Avons-nous encore besoin d'utopie, d'idéal, de rêve, même si le monde qui nous entoure semble injuste, vain, corrompu, incorrigible? Comme l'énonce Laurent Laplante, «L'utopie peut-elle vaincre seule?» (p. 13).

L'ouvrage ébauche un questionnement autour de ces idées. Même l'ONU accuse des faiblesses, et l'auteur ne la considère qu'à demi-légitime, née de la catastrophe et de l'échec de la Société des Nations (p. 110). Journaliste érudit, Laurent Laplante multiplie les exemples, les cas, le recours à l'histoire du XX^e siècle pour illustrer son propos, avec une grande clarté et un sens de la formule toujours efficace : «L'utopie n'est pas tant irréalisable que sans cesse à réaliser», affirme-t-il (p. 91). Or, la critique des erreurs humaines ne devrait pas nous faire douter des fondements que sont nos irremplaçables instruments démocratiques. Ainsi, l'auteur affirme au huitième chapitre que malgré ses imperfections, «l'État demeure la meilleure invention de l'homme depuis celle de la société» (p. 115). L'utopie reste salutaire, et ce sont les projets locaux (mouvements communautaires, coopératives) qui en fournissent souvent les moyens concrets (p. 148). Pas moins de 2 400 organisations non gouvernementales (ONG) suivent les activités de l'ONU (p. 151). L'auteur indique au chapitre 21 deux manières d'assurer ce lien vital : par les actions combinées des forces sociales qu'animent des mouvements associatifs et par une réhabilitation de ces «relais» qui auraient naguère failli à leur tâche.

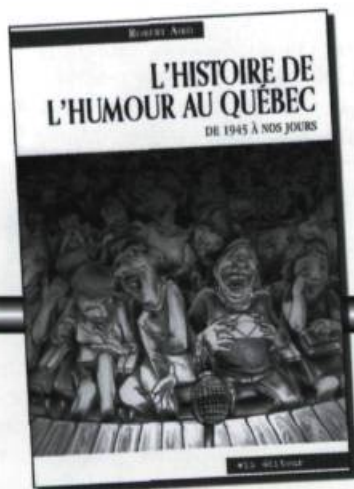
Le propos me semble parfois excessivement incisif envers nos institutions religieuses (p. 81, 119), mais demeure plus nuancé quant au fonctionnement même de l'ONU, contrairement au livre *Global Lies? Propaganda, the UN and the World Order* (2003), de Mark D. Alleyne. En revanche, l'approche de Laurent Laplante anticipait déjà celle du politologue américain Craig Murphy dans son récent livre *Global Institutions, Marginalization, and Development* (Routledge, 2005). Essai vivant et souvent optimiste, *L'utopie des droits universels* revendique une mondialisation par la base, et

illustre comment l'étude de l'histoire immédiate peut contribuer utilement à l'éducation à la citoyenneté.

Yves Laberge



Robert Aird. *L'histoire de l'humour au Québec : de 1945 à nos jours*. Montréal, VLB éditeur, 2004, 164 p. (Coll. «Études québécoises», 64)



Devenu le divertissement numéro un, l'humour a envahi toutes les sphères de notre société; en parallèle avec l'histoire du Québec, l'humour a tracé son chemin. L'auteur de cet ouvrage consigne l'historicité de ce phénomène, par une approche essentiellement thématique, en faisant ressortir les grandes tendances et formes d'humour dominantes, ainsi que les comiques de scène les plus significatifs, dans un contexte social, économique et politique propre aux différentes périodes de l'histoire étudiée. Œuvre issue de son mémoire de maîtrise, Robert Aird fait une synthèse de l'évolution de l'humour depuis l'après-guerre en soutenant la thèse que la conjoncture historique du moment joue un rôle déterminant dans la production humoristique.

Pour tisser les liens entre le comique et la conjoncture, l'historien jette un regard sur le passé, sur le rire libérateur du comique carnavalesque consacré par le burlesque, où s'observe le renversement des rôles dominés/dominants. Ce type de spectacle de variétés est le genre qui a dominé le champ du comique pendant toute la première moitié du XX^e siècle. S'ensuit une période de transition avec l'époque des cabarets, où surgissent des thèmes récurrents, particulièrement la sexualité qui, sous Maurice Duplessis, s'appuyait sur des jeux de

mots à double sens sans vulgarité, comme le faisait le père Gédéon. Avec la Révolution tranquille, le Québec voit apparaître un humour critique, engagé et contestataire, avec des figures telles que Clémence DesRochers, Les Cyniques, Yvon Deschamps et Sol. Le projet souverainiste a favorisé le développement d'un humour satirique où le rire devient un prétexte pour faire réfléchir. Avec les années 1980-1990, l'humour, autour des *Lundis des Ha! Ha!*, devint apolitique face au désenchantement de voir advenir un projet politique commun. Par l'œuvre dramatique de Claude Meunier, les préoccupations individuelles l'emportent sur les considérations collectives. Voulant tenir compte de l'évolution des moyens de communication et des modes de diffusion, l'auteur montre les limites de l'humour à la télévision avec le groupe Rock et Belles Oreilles. Il aborde aussi le phénomène de l'industrialisation de l'humour avec à sa tête Gilbert Rozon qui, dans une homogénéisation d'humoristes formés à la chaîne, fait s'écraser la qualité sous le poids de la quantité. Cette société humoristique ne vise qu'à divertir dans une dépolitisation et une déresponsabilisation générales, issue d'une normalisation prisonnière de son institutionnalisation. L'auteur termine sa démonstration en présentant quelques francs-tireurs qui produisent encore un humour qui cherche à susciter une réflexion, soit Daniel Lemire, Pierre Légaré et Les Zapartistes.

Avec une préface de François Parenteau, des Zapartistes, et de nombreuses références bibliographiques, le texte est ponctué d'extraits de monologues éclairants et, du même coup, fait sourire le lecteur. Mais une des forces de cet ouvrage repose surtout sur le fait que Robert Aird n'a pas peur de se mouiller, de dénoncer l'humour vide, jouant son rôle d'intellectuel de front, il prend position en demandant le retour d'un humour qui en appelle à la réflexion, à la responsabilisation et à la critique sociale.

Pascal Huot



Pierre Nadon. *La baie du grand Pabos : une seigneurie en Nouvelle-France au XVIII^e siècle*. Association des archéologues du Québec, Québec, 2004, 148 p. (Coll. «Mémoires de recherche 1»).

Avec la publication de la thèse de doctorat de Pierre Nadon, la rédaction de la revue *Archéologiques* lance sa nouvelle collection «Mémoires de recherche».



Cette thèse propose une étude archéologique de la seigneurie de Pabos, en Gaspésie, entre 1730-1758, où les Lefebvre de Bellefeuille sont les seigneurs des lieux. C'est le plus important effort de colonisation du XVIII^e siècle en terre gaspésienne qui n'a connu jusque-là que les pêcheurs itinérants européens.

Pabos était à la fois une seigneurie et une entreprise de pêche. L'auteur se demande si l'organisation de cette seigneurie était représentative d'une communauté coloniale française. Les données archéologiques sont utilisées pour comprendre l'organisation de cette communauté, soit la maison des seigneurs sur l'île Beau Séjour et celles des habitations des pêcheurs sur la pointe de Pabos Mills.

Huit chapitres nous font

découvrir cette seigneurie :

La Gaspésie en Nouvelle-France;

Pabos en Gaspésie;

L'environnement de Pabos :

le cadre théorique;

Considérations méthodologiques :

les mécanismes de la recherche archéologique;

L'établissement de l'information

archéologique : le cadre objectif;

Les vestiges architecturaux :

schème de l'établissement;

La culture matérielle :

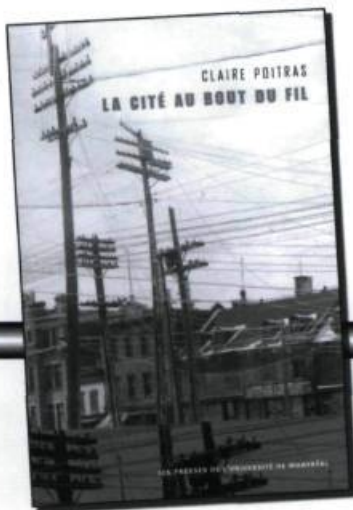
la vie sociale et économique;

L'alimentation : les vestiges ostéologiques.

En conclusion, l'auteur reconnaît un site archéologique particulier en Nouvelle-France, une communauté permanente et organisée. C'est une entreprise réussie. Pabos apparaît comme un poste frontalier plutôt qu'une colonie de la Nouvelle-France. Voici la particularité de Pabos «qui fut entre 1728-1758 une Gaspésie» (p. 122).

Laval Lavoie

Claire Poitras. *La cité au bout du fil*. Montréal, Les Presses de l'Université de Montréal, 2000, 330 p.



Dans *La cité au bout du fil*, Claire Poitras scrute l'histoire de l'introduction du téléphone à Montréal, durant les années 1880 à 1930. Une période au cours de laquelle la métropole est en expansion et où l'industrie des services, en particulier le téléphone, prend une place de plus en plus envahissante. D'où d'intéressantes luttes entre le politique et l'entreprise privée, allant des tarifs du service aux poteaux de téléphone et ses fils.

Urbaniste de formation, Claire Poitras creuse dans son ouvrage une dimension méconnue dans le développement urbain, «les modalités d'interaction et d'adaptation entre un territoire et les infrastructures du réseau téléphonique» (p. 13). Autrement dit, quelle fut la portée de la téléphonie sur le plan de l'aménagement et du développement de Montréal?

La cité au bout du fil permet de mieux comprendre les stratégies qui ont fait du téléphone un service essentiel. Sont analysées la façon dont la Compagnie de téléphone Bell du Canada a assuré son statut monopolistique, le développement du réseau téléphonique, la rhétorique des campagnes publicitaires auprès des entreprises, de la classe aisée, de la classe moyenne et de la classe ouvrière.

Quelques statistiques intéressantes : en 1880, on comptait 546 téléphones sur le territoire montréalais. En 1930, on en dénombrait 187 625. Ainsi, 19 % de la population avait le téléphone à cette époque. Par ailleurs, c'est en 1925 que la commutation automatique a été introduite à Montréal, une technologie qui devait rendre obsolète le rôle de la standardiste.

À l'origine, *La cité au bout du fil* était une thèse de doctorat. Le travail documentaire de Claire Poitras est à souligner. Or – et c'est une grande qualité de l'ouvrage –, le texte a été peaufiné de façon remarquable. Même s'il est dense, il n'est pas lourd. Un travail d'édition exemplaire.

Jean-François Bouchard



Jean-Sébastien Marsan. *Devenir son propre patron? Mythes et réalités du nouveau travail*, Montréal, Les Éditions Écosociété, 2001, 147 p.

L'idéologie de l'entrepreneuriat, encouragée notamment par l'État et plusieurs professeurs des facultés de gestion et d'administration des universités, est loin de correspondre aux aspirations de bon nombre de travailleurs autonomes au Québec. Il s'agit là du principal constat qui se dégage de cet ouvrage de Jean-Sébastien Marsan. Dans un contexte de précarisation du marché du travail, on ne peut qu'applaudir à l'initiative de l'auteur qui insiste sur l'importance d'établir une distinction entre un individu qui choisit délibérément de se lancer en affaires et celui qui le fait parce qu'il n'a pas d'autres choix. Le travailleur autonome qui décide, par exemple, de créer sa micro-entreprise après avoir acquis une expertise dans un domaine particulier n'a pas grand-chose en commun avec le journaliste qui, faute d'avoir accès à un *job steady*, fait des contrats à la pige et est rémunéré à la pièce.

La difficulté de définir en termes clairs ce qu'est le travail autonome n'aide en rien la reconnaissance sociale, économique et politique de cette distinction. En effet, sous la dénomination d'«autonome», on retrouve des catégories de personnes aussi diversifiées que les exploitants d'une ferme, les travailleurs pigistes et les franchisés de distribution d'articles comme des journaux ou des produits de beauté. Comment, dans ce cas, établir un véritable portrait de la situation des travailleurs autonomes qui serait basé sur des statistiques comparatives avec des employés salariés dans un même domaine? Comment offrir des services diversifiés pour pallier les difficultés vécues par ces différentes catégories de personnes? Comment favoriser la création de liens entre les travailleurs autonomes d'un même champ de compétences pour qu'ils puissent bénéficier d'une protection sociale et défendre leurs droits? À la fin de son ouvrage, Jean-

Sébastien Marsan met l'accent sur l'importance pour les autonomes de se regrouper afin de trouver des solutions communes à leurs problèmes et éviter d'embarquer dans le jeu de la compétition soutenu par le système de développement économique actuel.



Le portrait du travail autonome dressé dans ce livre est loin d'être rose. On sent une volonté de l'auteur de dénoncer les discours qui idéalisent cette avenue d'intégration au marché du travail. Bien que très éclairante, cette façon d'aborder la question a toutefois pour effet d'occulter considérablement les facettes plus positives liées au fait de travailler à la maison. L'auteur souligne certes l'existence de quelques aspects positifs dans la vie des autonomes, comme la possibilité qu'ils ont de se constituer un horaire flexible de travail, mais pour ajouter aussitôt qu'ils souffrent de solitude et que leur boulot envahit l'espace familial. Le fait de constamment appuyer ses propos par des exemples qui ne font qu'accroître le côté noir des choses enlève de la force à son message qui s'avère pourtant fort pertinent.

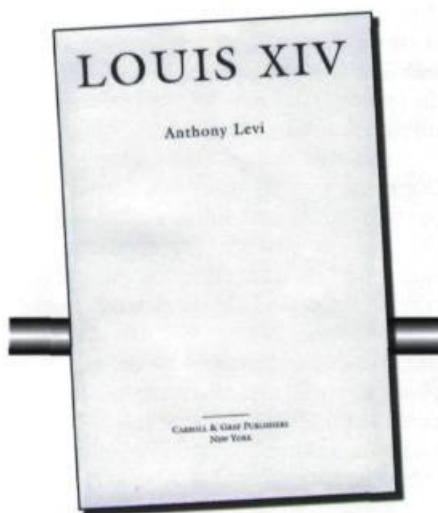
Annie Vézina



Anthony Levi. *Louis XIV*. New York, Carroll & Graf Publishers, 2004, 360 p.

Anthony Levi présente la vie du Roi-Soleil, l'homme qui avait la bonne chance d'être vu par plusieurs comme un demi-dieu, mais la mauvaise d'être complètement humain et faillible.

Louis XIV est né en 1638 et devint roi en 1643. Mais à l'âge de quatre ans, même un demi-dieu a besoin d'un coup de main



pour diriger un pays. En enseignant la vision du cardinal de Richelieu (surtout l'importance de promouvoir et de contrôler la culture française), Jules Mazarin agit comme un père pour le jeune roi. D'ailleurs, selon l'auteur, il fut «très probablement» son père biologique. C'est après la mort de celui-ci, en 1661, que Louis XIV commence à prendre plus de décisions mais encore avec l'aide d'un proche collaborateur, Jean-Baptiste Colbert, qui partage les idées de Mazarin au sujet de l'importance des institutions françaises fortement centralisées. Colbert meurt en 1683 et Louis passera son temps à faire des guerres coûteuses (1688-1697; 1701-1713) avant de mourir, en 1715.

Levi conclut que le Roi-Soleil manquait de jugement au sujet du coût de ces guerres ainsi que de son palais à Versailles. Il n'apporte pas de sources nouvelles, mais l'interprétation de Louis XIV à travers la culture française de l'époque est unique. Ancien professeur de langues et de littérature et présentement professeur d'histoire culturelle, il décrit avec des détails fascinants comment les visions des chefs politiques se sont formées et se sont manifestées à travers la musique, la littérature, le théâtre, la peinture et d'autres formes d'art.

John MacFarlane



Huguette O'Neil. *Yvette Rousseau. La réussite d'une vie*. Montréal, Les éditions du remue-ménage, 2004, 448 p.

Yvette Boucher-Rousseau est née dans un milieu très modeste. Épouse d'un

cuisinier de chantier illettré, elle donne naissance à huit enfants dans des conditions difficiles mais elle a de l'ambition. La biographie de cette femme déterminée se lit d'ailleurs comme un plan stratégique de ministère : «Quitter la campagne», «Franchir un autre niveau», «Terminer une étape avec succès», etc. Élevée en milieu rural, elle rêve de la ville; ouvrière du textile, elle gravit les échelons syndicaux jusqu'à la vice-présidence de la CSN; conseillère en consommation, elle milite dans le mouvement féministe et atteint la présidence de la Fédération des femmes du Québec; devenue enfin présidente du Conseil consultatif canadien sur la situation de la femme, elle s'occupe, entre autres choses, «de faire accepter sa candidature au Sénat».



Dans les deux premières parties de l'ouvrage (La vie cachée et la vie publique), le cheminement de cette femme épouse les moindres contours d'un mouvement féministe qui bouillonne. Quelle est sa réelle influence sur les événements? Difficile à dire. En 1979, l'ancienne institutrice de Saint-Éleuthère atteint un but qui dépasse ses rêves lorsqu'elle devient la troisième femme francophone au Sénat mais la partie de sa biographie qui traite de «la vie d'honorable» laisse songeur. Est-ce dû à l'auteure qui maîtrise moins le sujet ou au sujet lui-même? Le lecteur a-t-il un portrait exact du travail sénatorial? On voit qu'Yvette Rousseau multiplie les sorties et les conférences à l'extérieur mais est-elle intervenue plus de cinq ou six fois au Sénat dans les cinq premières années? A-t-elle participé aux travaux parlementaires d'une autre façon, dans les commissions, par exemple? En 1984, elle se retrouve dans l'opposition et l'analyse qu'elle fait de cette nouvelle situation étonne : elle

prévoit ne pas avoir l'occasion de s'exprimer souvent «puisque le Parti conservateur au pouvoir prendra toute la place», mais n'est-ce pas justement dans l'opposition qu'on peut s'exprimer dans nos parlements? «Aussi bien voyager, se dit-elle?» et c'est effectivement ce qui domine dans cette troisième partie : une longue suite de rencontres interparlementaires et de voyages à l'étranger qui amènent la «femme du monde» à «changer son entourage» tout en veillant à «tenir son rang» et à «protéger ses arrières». On comprend que la militante ait été à la recherche d'un travail «moins exigeant pour faire baisser de quelques degrés son niveau de stress quotidien» et «se la coule douce dans des hôtels de luxe où le bon vin et la table sont réputés». Après le tourbillon militant, cette partie de la biographie déçoit.

De Saint-Éleuthère au Sénat, Yvette Boucher-Rousseau a connu un parcours remarquable. Elle a élevé une famille avec succès tout en menant une carrière hors du foyer. Les derniers chapitres de sa biographie auraient pu être allégés (et mieux revus pour éviter quelques erreurs de fait comme l'ordre de succession des chefs du PQ ou le nombre de ministères dirigés par Lise Bacon) sans réduire ses mérites.

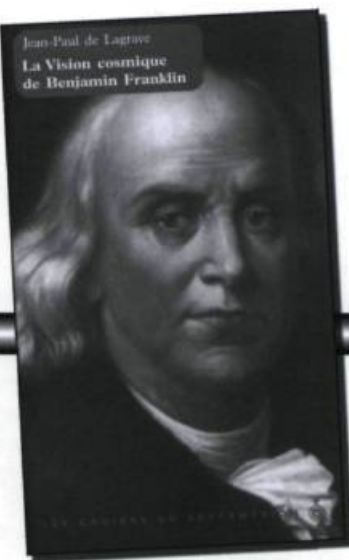
Gaston Deschênes



Jean-Paul de Lagrave. *La vision cosmique de Benjamin Franklin*. Québec, Les Éditions du Septentrion, 2003, 177 p.

Benjamin Franklin est certainement l'une des plus célèbres figures de l'histoire américaine. Bien connu pour avoir été l'inventeur du paratonnerre et pour le rôle actif qu'il joua dans la conquête de l'Indépendance américaine, il fut à la fois homme de sciences, libraire, imprimeur et politicien. Philanthrope avant tout, abolitionniste engagé, il participa autant par ses actions que par ses idées à la construction d'un certain idéal des Lumières. Pour Jean-Paul de Lagrave, Franklin représente aux côtés de Voltaire l'autre grand personnage qui a le mieux incarné les valeurs de tolérance et de liberté si chères aux philosophes du XVIII^e siècle.

À sa mort, en 1790, Condorcet lui consacre un éloge dans lequel il le présente comme quelqu'un qui «croyait à l'existence d'un Dieu bienfaisant et juste, à qui il rendait dans le secret de sa conscience un hommage libre et pur». Mettre en évidence la dimension mystique qui aurait



inspiré l'œuvre de Franklin est justement ce que propose Jean-Paul de Lagrave dans ce petit ouvrage. Celui qui fut initié à la franc-maçonnerie, en 1731, avant d'atteindre le titre de grand maître une vingtaine d'années plus tard, a cependant laissé dans ses écrits très peu de commentaires sur son rapport à la divinité ainsi que sur ses activités au sein de l'ordre maçonnique. Dans ses conditions, prétendre resusciter la «vision cosmique» de Franklin et chercher à «prouver» les pratiques religieuses de celui-ci en se fondant uniquement sur ses activités d'imprimeur et sa conception de l'amitié féminine était peut-être un peu hasardeux.

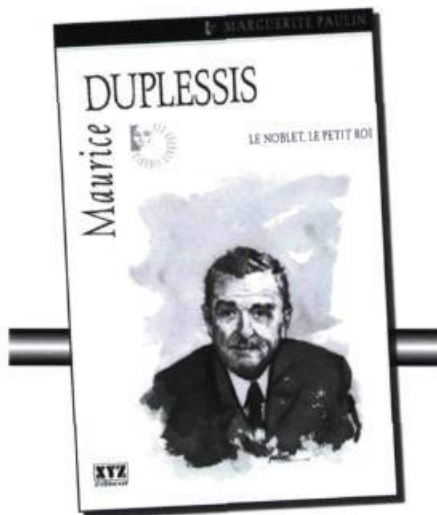
De fait, ce livre a du mal à tenir sa promesse et à montrer le rôle que la religion a eu à jouer dans l'élaboration de son œuvre. Les arguments apportés pour étayer la thèse sont très ténus et se résument souvent à des généralités sur le XVIII^e siècle; on ressort de cette lecture

avec l'impression de n'avoir eu entre les mains qu'une partie d'un ouvrage encore à faire. Jean-Paul de Lagrave, qui n'en est pourtant pas à sa première étude sur les Lumières américaines (*L'époque de Voltaire au Canada et L'imprimeur des libérés : Fleury Mesplet (1734-1794)*), semble malheureusement manquer ici de direction claire. Rien pour donner la foi, quoi!

Joël Castonguay-Bélanger



Marguerite Paulin. *Maurice Duplessis. Le Noblet, le petit roi*. Montréal, XYZ éditeur (Collection «Les grandes figures»), n° 33, 2002, 243 p.



Ce «récit biographique» centré sur la vie de Maurice Duplessis (1890-1959) se veut, selon les mots de Marguerite Paulin, une présentation «de la plus stricte impartialité» du dix-huitième premier ministre du Québec (p. 13). Donc, sans vouloir pren-

dre parti, on suit l'enfance puis la vie politique de Duplessis, en insistant sur sa jeunesse et son entrée dans la vie publique. En revanche, les années 1950 tiennent en un seul chapitre (le neuvième).

Plusieurs des grandes réalisations de Duplessis sont ici relatées : ses victoires électorales, ses rencontres avec la population, mais on partage aussi son quotidien, sans oublier des épisodes marquants comme l'inauguration du drapeau québécois, en janvier 1948 (p. 191). Les dialogues prêtés aux personnages de cette biographie romancée rappellent parfois ceux de l'excellente télé-série *Duplessis* (1978), que Radio-Canada avait consacrée à l'ex-premier ministre : «Consacrer! J'ai dit et je répète : il faut toujours employer le mot consacrer au lieu de dépenser», aurait-il un jour affirmé (p. 196).

L'ouvrage *Maurice Duplessis. Le Noblet, le petit roi* est simplement fondé sur la documentation de base déjà établie et ne prétend pas apporter d'éléments nouveaux ou d'archives inédites. Les faits relatés et les citations ne comportent pas de sources; des références bibliographiques sont regroupées à la fin de l'ouvrage, à la suite d'une chronologie. Beaucoup de dialogues prêtés aux personnages ont été inventés de toutes pièces, à partir d'éléments déjà connus. Pourtant, on aurait pu utiliser la somme considérable des transcriptions des débats de l'Assemblée nationale, en tant que sources authentiques de déclarations publiques de Duplessis. En somme, compte tenu du style romancé de cet ouvrage, ce sont peut-être les jeunes lecteurs de niveau secondaire qui pourront mieux l'apprécier.

Yves Laberge



La Société de généalogie de Québec, vouée à la promotion de la recherche en généalogie et à l'histoire des ancêtres depuis 1961.

Double cliquez sur vos ancêtres!
Recensements 1851-1871-1901
Ville de Québec
cdrom - 25,00\$

Société de généalogie de Québec

Pavillon Louis-Jacques-Casault, local 4266,
Cité universitaire Laval, Sainte-Foy (Qc)

Tél.: (418) 651-9127 ♦ Téléc.: (418) 651-2643 ♦ sgq@total.net ♦ www.sgq.qc.ca

Andrée Ferretti et Gaston Miron. *Les grands textes indépendantistes*. Tome I (1774-1992). Montréal, Éditions Typo, 2004, 676 p. (Coll. «Essai»)



Publiée dans un premier temps à l'Hexagone, en 1992, la présente anthologie est la réédition, dans sa formule originale, des textes rapaillés par Ferretti et Miron, lesquels ont pour objectif politique avoué de promouvoir l'indépendance du Québec avec lucidité et sagacité. Puisé dans la masse considérable de la littérature indépendantiste des XVIII^e, XIX^e et XX^e siècles, ce choix de textes présente un éventail de discours indépendantiste qui, dans la permanence historique de la condition à renverser, trace l'existence et la pensée d'un peuple dans l'affirmation de son identité.

Issu de diverses sources telles que revues, journaux, livres, brochures, manifestes, procès-verbaux, discours, archives personnelles, et présentant quelques textes inédits, l'ouvrage traverse les grands moments de notre histoire collective : la révolte des Patriotes, la Révolution tranquille, la visite du général Charles de Gaulle, le référendum de 1980, le *beau risque* du fédéralisme de René Lévesque vu par les démissionnaires de 1984, l'accord du lac Meech, la commission Bélanger-Campeau... Afin d'éviter les répétitions inutiles et d'alléger le volume du livre, des coupures ont été effectuées sur les textes sélectionnés, mais l'idée centrale des écrits n'est en rien diminuée et le propos garde tout son poids historique. Le livre est subdivisé en deux parties; l'une, intitulée *Jalons pour la mémoire*, renferme les textes recouvrant la Conquête jusqu'en 1936 et laisse éclore les pensées de Louis-Joseph Papineau à Lionel Groulx; l'autre, qui regroupe les textes de 1957 à 1992, s'intitule *Cap sur l'indépendance* et illustre le panorama où

naissent le RIN, le FLQ, l'éloquence de Marcel Chaput et la verve de Pierre Perrault. Deux branches articulent chacun de ces segments, la première laissant éclore les textes représentatifs de la pensée de tout un mouvement et la seconde présentant ceux signés par une personne, assumés en son nom propre. Chaque écrit est accompagné d'une courte notice biographique (écrite en 1992) et de la référence qui tient lieu de première publication au texte. Une courte troisième partie, *En bref*, évoque des prises de position issues d'un combat permanent, de 1831 à 1991, exposant ainsi plusieurs idées en rafale.

Le projet d'émancipation politique et d'ouverture au monde présenté par ces textes fondamentaux et fondateurs, marqueurs de l'évolution du Québec, est précédé par une introduction générale et suivi d'une chronologie ainsi que d'une courte bibliographie sélective. Dans le but de repenser le Québec dans les circonstances et conditions historiques propres à chaque époque, les textes choisis sont représentatifs des luttes antérieures d'affirmation et de désaliénation nationale d'une société dans un entendement issu d'elle-même. Bien sûr, le point de vue est dirigé, mais les auteurs ne s'en cachent pas, au contraire, notre histoire vers l'autodétermination nous est ici donnée à lire à l'intérieur d'une pensée historique, condition préalable à la compréhension du présent.

Pascal Huot



Andrée Ferretti. *Les grands textes indépendantistes*. Tome II (1992-2003). Montréal, Éditions Typo, 2004, 362 p. (Coll. «Essai»)

Militante engagée au cœur des luttes incessantes afin qu'un jour le Québec se donne un pays, Andrée Ferretti donne ici suite à la première anthologie des *Grands textes indépendantistes* (1774-1992), fruit d'un labeur commun avec Gaston Miron. Ce deuxième tome couvre la période de 1992 à 2003. Les textes qui composent cette entreprise à l'heure de la mondialisation mettent en lumière, réfléchissent et critiquent la fatalité historique du fédéralisme canadien, le bilinguisme, l'ADQ, la portée politique de la loi C-20, le cadre stratégique du PQ...

Pénétré par l'acte émancipateur manqué que fut le référendum de 1995, le présent recueil s'articule autour de ce moment de notre histoire, examinant ce qui

le précède avec *La nation en quête d'un pays* 1992-1995 qui regroupe notamment des textes de Guy Bouthillier, de Lise Bissonnette et de l'avant-projet de loi sur la souveraineté du Québec par le premier ministre de l'époque Jacques Parizeau. L'après 30 octobre 1995, qui se titre *Pourquoi et comment continuer le combat* 1996-2003, confère l'espace de la parole aux Rosaire Morin, Claude Bariteau, Hélène Pedneault. Issu de diverses sources, dont *L'Action nationale*, *Le Devoir*, *Trente lettres pour un oui*, *Vigile.net*, *L'Aut'journal*, cet outil de connaissance du peuple québécois nous fait aussi entendre de nouvelles voix comme Mathieu Bock-Côté, ainsi qu'un texte inédit de Robert Laplante.



À l'image de son prédécesseur, d'inévitables choix ainsi que des coupures ont dû être pratiqués dans les textes retenus, mais le tout s'organise dans la cohérence attendue, dans la fidèle attribution de la source ainsi que d'une courte biographie pour chaque écrit. L'ouvrage est achevé par une présentation, une introduction, une chronologie des événements politiques, une bibliographie concise ainsi qu'une petite section *En bref* qui compile des arguments de l'entendement de quelques acteurs réagissant à cette conjoncture. À l'intérieur d'un parti pris clair, ces écrits justifient la cause de cet enjeu vital, continuent à cheminer sur le pourquoi mais aussi sur le comment faire l'indépendance, avec la conviction de voir un jour arriver la victoire. Est consignée ici la pensée de nos intellectuels contemporains engagés, qui continuent à livrer combat.

Pascal Huot